

J'AI 8 ANS
ET JE M'APPELLE JEAN ROCHEFORT

ADÈLE FUGÈRE

J'AI 8 ANS
ET JE M'APPELLE JEAN ROCHEFORT

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2023
ISBN : 978-2-283-03855-0

Avant-propos

Jean Rochefort est partout dans ce livre.

Dans les clins d'œil et au détour des mots, des phrases et des chapitres.

Il a bien habité Saint-Lunaire, village où vit Rosalie, cette petite fille dépressive de 8 ans. Grenier-Hussenot fut le nom de la compagnie de théâtre qu'il rejoignit après la guerre. Jean-Pierre fait référence à Marielle, Édouard à Baer et Vincent à Delerm. Évidemment Étienne Dorsay, le héros d'Un éléphant ça trompe énormément et de Nous irons tous au paradis. Évidemment le cheval. L'évocation de Rachida Dati, maire

du 7^e arrondissement de Paris, celle de sa grande amie Mylène Farmer, ou de Barbara et Johnny Depp n'est pas un hasard non plus.

J'ai aussi inséré, au fil des dialogues et conversations entre les différents personnages, les « vrais » mots de Jean Rochefort, lus, vus et entendus au gré de ses interviews. Des « vérités » à elles toutes seules.

Il a vraiment parlé de la condition – selon lui inhumaine – des poulets, de l'anthropophagie, de l'absurdité de la vie, de la condescendance vis-à-vis des « petites gens », de la difficulté d'écrire, du ping-pong, de la tristesse de Nantes avec tout l'humour, la subtilité et le burlesque qu'on lui connaît. Oui, il qualifiait bien ses baskets de « prothèses festives ». Oui, il disait bien « sensass ! ».

Et puis la moustache. Parce que Jean Rochefort ne peut exister sans moustache.

*Parce qu'elle est l'élément central de cette
histoire qui va petit à petit ramener Rosalie
à la joie et à une certaine sérénité.*

– Rosalie –

Je m'appelle Rosalie. Rosalie Pierredoux. J'ai 8 ans. J'habite Saint-Lunaire. C'est en Bretagne. J'habite Saint-Lunaire avec mes parents. Ils sont cool, mes parents. Ils ne me grondent pas trop. Je suis en CE2. Mon école c'est l'école Grenier-Hussenot. C'est à Saint-Lunaire. Aussi. Je suis dans la classe de Jean-Pierre. Jean-Pierre, c'est mon maître. Il est « sensass » ! Vous ne savez pas ce que ça veut dire « sensass » ?

Ça veut dire vachement bien. Cool. Comme mes parents. C'est un vieux mot que m'a appris mon papy. Je l'aime bien. Ce mot. Et mon papy aussi.

J'aime bien mon papy parce que c'est mon papy. Des fois, c'est plus simple de lui dire des choses parce que c'est justement mon papy. Pas mon papa. Pas ma maman. Pas mon ami non plus.

Quand on est dans la même génération, on a des pudeurs comme on dit. C'est pour cela que j'aime bien mon papy.

Mais j'ai un meilleur ami aussi. Il s'appelle Simon. Il ne parle pas beaucoup. Je crois que c'est pour ça que c'est mon ami. Parce qu'il ne parle pas beaucoup. Les autres, ils trouvent qu'il est bizarre. Qu'il n'est pas comme nous. Il n'a pas l'air très intelligent comme ça, mais Simon, ce n'est pas qu'il n'est pas intelligent, c'est qu'il l'est trop. Et ça, ça l'encombre. Alors il essaye d'échapper au reproche qu'on lui fait parfois qui est de tout cérébraliser en ne parlant pas trop. En se faisant petit.

Simon, il est glandulaire. Et je l'aime bien pour ça.

J'aime bien le ping-pong. C'est mon papy qui m'a appris à en faire. Il m'apprend plein de choses, mon papy. Mais il m'a surtout appris ça. Le ping-pong. Il joue encore pas mal pour son âge. Il a encore des « techniques », comme il dit. Ce n'était pas un champion mais il se débrouillait pas mal quand il était jeune. En tout cas, c'est ce qu'il m'a dit. Il adorait ça. Il en faisait beaucoup. Il sait jouer parce qu'il y a longtemps, il donnait des leçons à des dames. Et ça, les dames, ça le motivait à progresser.

Mais maintenant, c'est moi qui en fais avec lui. J'ai remplacé les dames.

Mais il trouve ça bien aussi. Il dit que c'est moins compliqué à gérer.

J'ai des bêtes chez moi. Des animaux.
J'ai des pigeons. J'ai un chien. J'avais
deux faisans dorés mais je ne les ai plus
parce qu'une martre me les a dévorés en
une nuit. Vous savez ce que c'est qu'une
martre ? C'est une sorte de fouine.

Mais ce que je préfère c'est amuser la galerie. Ça n'a pas l'air comme ça mais je suis rigolote. Souvent, on dit : « Rosalie, elle est rigolote. » Au fond, je ne me prends pas du tout au sérieux. Faire la folle avec une bande de copains suffit à mon bonheur. J'ai plein d'humour. Je suis remplie d'humour. J'aime rire. J'aime faire des espèces de farces, des mises en boîte.

Mais de temps en temps, ça va moins bien. Je me renferme. Comme dans une tour d'ivoire. La note du bel humour est souvent très lourde. Il faut payer cher pour être une rigolote. Quand on veut amuser les autres, on se doit d'être douloureux soi-même. Il faut forcément y laisser des plumes, sinon le public, il ne s'amuse pas. Moi, des fois, je laisse des plumages entiers, comme mes faisans dorés. Des fois, je suis triste, mélancolique. Je doute beaucoup. De tout. De moi. C'est comme si j'avais du mal à m'adapter à la réalité. Dans ce cas, je suis incapable de me concentrer sur

des choses qui ne m'intéressent pas. Incapable de mémoriser des choses qui ne font pas partie de l'ailleurs, comme quand ma mère me dit : « Rosalie, tu as encore oublié d'aller chercher le pain. » Je suis hantée en permanence par des angoisses et des fantômes d'un réalisme insoutenable. J'ai toujours douté de mes capacités. Depuis toute petite. Même si je suis encore petite. À ma naissance, mon premier cri fut, assurément, un cri d'horreur. Dans le fond, je crois que je suis assez compétente dans la dépression. La seule joie de mes journées, c'est quand je trouve l'endroit pour potentiellement me tuer. J'ai également un goût prononcé pour l'autodestruction, ce qui me procure une jouissance phénoménale ! Je déguise mes chagrins sous une sorte d'impertinence. Et je préfère rire de l'absurdité de la vie pour ne pas trop souffrir. C'est pour ça qu'on dit que je

suis rigolote. Le clown triste c'est un cliché, mais c'est très juste.

Je suis un clown désespéré, timide et incompris.

Mes parents le voient bien. Et même si, de temps en temps, je les prends pour des imbéciles, ils ne sont pas si bêtes. Ils s'inquiètent.

On est allés voir quelqu'un. Un psychiatre. Pour essayer de lutter contre cette « timidité ». Il m'a dit de travailler dans l'Effexor. Je le fais d'ailleurs avec une certaine satisfaction. Mon psychiatre l'appelle « ma vieille maîtresse ». C'est assez juste. Ça a quand même un gros inconvénient. Ça enlève beaucoup la mémoire et c'est très ennuyeux. Et puis ça n'empêche pas mes parents de s'inquiéter. Et moi, ça m'embête que

mes parents s'inquiètent. Ça me rend encore plus triste parce que je me dis que c'est de ma faute s'ils s'inquiètent. Je me sens comme une mauvaise fille. Et dans ces moments-là, j'ai un goût prononcé pour le marasme. Je suis là. J'attends. J'attends que les nuages noirs passent. J'attends que ça passe. J'attends que quelque chose se passe.

Un jour, j'en ai eu tellement marre que je me suis même adressée à Dieu alors que d'habitude mon rapport au spirituel est une envie de rire phénoménale. Je lui ai dit : « Nom de Dieu de bordel de merde, tu vas faire quelque chose oui ?! » C'était, certes, complètement dérisoire, mais je me suis lavé les dents et je me suis couchée quand même contente.

– Papa, maman –

Le lendemain matin, je me suis levé. Je devais aller à l'école. Mais j'avais un truc qui me chatouillait au-dessus de la bouche. J'ai touché. Ça piquait un peu. Mais c'était doux aussi. Je suis allé dans la salle de bains. Je suis monté sur le rehausseur pour voir dans la glace. Et je me suis vu. Avec une moustache. J'ai souri. Je n'avais plus l'air de ce que j'étais. Une vraie saloperie. Un faux-derche sans lèvres. Je me suis dit : « Jean, ça te va bien. »

Je suis descendu dans la cuisine pour prendre mon petit déjeuner. Papa et maman étaient là. Je me suis assis sur ma chaise et j'ai commencé à boire mon cacao. Je voyais bien que mes parents ne disaient rien. Ils me regardaient d'un drôle d'air, avec dans l'œil comme une apocalypse immédiate possible. J'ai dit : « Qu'est-ce qu'il y a ? » Maman a dit : « Rosalie... » J'ai dit : « Jean !

- Quoi Jean ?
- Je m'appelle Jean. Jean Rochefort.
- Et comment ça tu t'appelles Jean Rochefort ?!
- Parce que c'est comme ça. »

Papa et maman se sont regardés.
Maman a dit :

« Et depuis quand tu t'appelles Jean Rochefort ?!

– Depuis ce matin. Vois-tu, maman, quand le bateau de la vie est déjà loin sur la mer, le capitaine doit savoir faire le point dans la tempête. J'ai fait le point. Avec Dieu. Je Lui ai demandé hier soir qu'il se passe quelque chose. Et ce matin, je m'appelle Jean Rochefort.

– D'accord. Mais cette moustache ?!

– C'est ma moustache.

– Et pourquoi tu portes la moustache ?

– Parce que sans moustache, j'ai l'impression de ne plus avoir de slip. »

Je ne pouvais pas être plus clair. Mon père mâchait lentement sa tartine de confiture.

Il regarda ma mère. Il continua à mâcher sa tartine de confiture et il dit d'un air entendu : « La moustache arrangera tout. »